

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 150 (2005)
Heft: 1

Artikel: Pour en finir avec ce que l'on dit de la ligne Maginot
Autor: Lalanne-Berdouticq
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-346447>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pour en finir avec ce que l'on dit de la ligne Maginot

C'est la lecture de l'ouvrage du Lt-colonel Rodolphe, *Combats dans la Ligne Maginot*, en janvier 1970, qui nous a fait découvrir une réalité complètement différente de l'opinion courante sur la valeur et le rôle de cette ligne si dénigrée. En 1974, la rencontre de la veuve de l'auteur (décédé en 1954), son autorisation de rééditer l'ouvrage sont à la base de la création de l'Association Saint-Maurice pour la recherche de documents sur la forteresse, devenue aujourd'hui l'Association Saint-Maurice d'études militaires. Trente années se sont ainsi écoulées au cours desquelles voyages d'études, publications et conférences ont tenté, dans la mesure de nos moyens, de rétablir une vérité historique bafouée. Comment ne pas avoir été stupéfait de lire, en novembre dernier, dans *Les Cahiers de Mars*, revue trimestrielle de l'Association des amis et anciens de l'École supérieure de guerre de Paris, donc dans une publication quasi officielle, sous une plume non moins officielle, le colonel Lalanne-Berdouticq est chef du Groupement «Enseignement général au Collège interarmée de défense», un article très explicite invitant à réviser les idées reçues dans ce domaine. Ce combat pour la vérité touche directement les combattants de 1940 qui attendent depuis plus de soixante ans que justice leur soit enfin rendue. Mais il ne nous laisse pas indifférents non plus, car de bonnes âmes n'ont pas manqué d'établir une relation entre la prétendue inutilité de la ligne Maginot et celle de nos fortifications. (Lt-colonel Jean-Jacques Rapin)

■ Colonel Lalanne-Berdouticq¹

Peu de semaines s'écoulent sans que, dans telle ou telle publication, l'on ne voit des allusions à la supposée désastreuse ligne Maginot, exemple de bien des défauts et d'attitudes frioleuses de la France au XX^e siècle. Parlons donc un peu de cette fameuse ligne d'ouvrages fortifiés, pour redresser quelques idées fausses en cours depuis une soixantaine d'années.

Il est en effet de bon ton de voir dans cette succession d'ouvrages souterrains bétonnés la faillite définitive de tout système fortifié permanent, l'illustration du repli de la France sur elle-même et la démonstration de la lâcheté des grands chefs militaires de l'entre-deux-guerres français. Ces affirmations sont en grande partie fausses et, pour tout dire, passablement pitoyables.

Tordons immédiatement le cou à la faillite de tout système fortifié permanent. A l'époque

(et comme depuis quatre mille ans) tout le monde construisait des fortifications, à commencer par les Allemands sur la ligne Siegfried, pour continuer avec la Belgique, la Tchécoslovaquie, la Russie, la Finlande, la Suède, l'Italie, et tant d'autres.

Ensuite, ce n'est pas parce qu'un système fortifié a été percé ou tourné qu'il a failli. Tout dépend en effet de la mission qui lui a été donnée². Sa présence même force en effet l'ennemi à concentrer ses efforts en un point donné pour le rompre

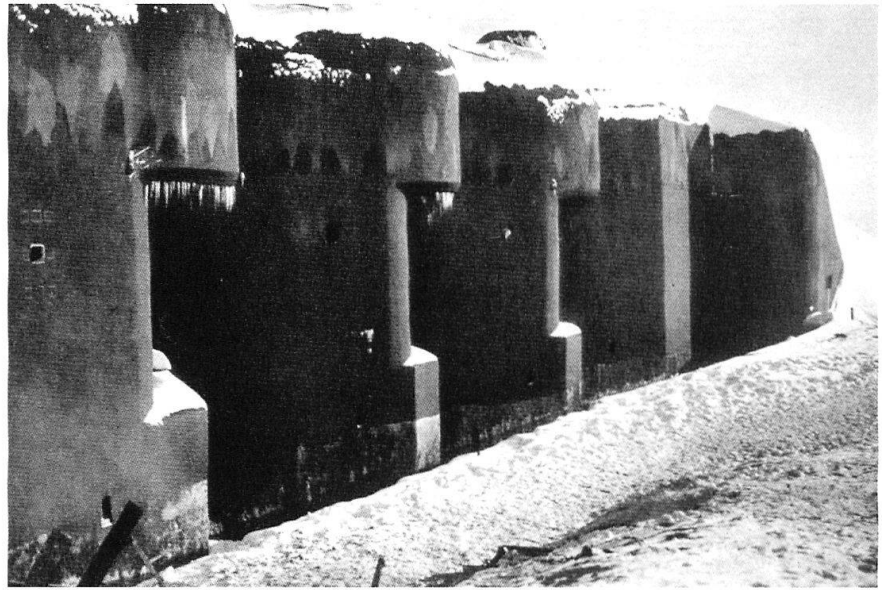
¹ Chef du groupement «Enseignement général de Défense» du Collège interarmées de Défense (regroupant les anciennes écoles de guerre).

² De tous les systèmes cohérents, un seul semble-t-il, avait pour mission de bloquer complètement l'adversaire: les Murailles de Chine (puisqu'il en existe sept différentes).

ou l'éviter. Ailleurs, la ligne fortifiée dégage donc, pour les amis, des espaces de manœuvre libres pour l'armée de campagne dont elle réduit les hypothèses de directions d'engagement. La meilleure illustration encore récente de cette affirmation réside dans l'utilisation judicieuse des rideaux de forts Séré de Rivière tout au long de la Première Guerre mondiale³, ou l'utilisation victorieuse (on l'oublie trop vite) de la ligne Maginot des Alpes en 1940. Celle-ci arrêta l'invasion italienne en compensant un rapport de forces de sept contre un et permit au Gouvernement français de traiter en position favorable avec Mussolini lors des pourparlers d'armistice.

Ensuite, parlons du concept lui-même: pourquoi une ligne Maginot? Traumatisé par la «surprise des frontières» d'août 1914⁴ et par le caractère effroyable des pertes des trois premiers mois de la guerre, le Gouvernement et le Haut commandement français de 1920 décidèrent d'ériger une ligne fortifiée presque continue qui aurait cinq buts.

■ Mettre à l'abri d'une attaque-surprise le nord-est de la France et particulièrement les provinces récupérées en 1918, ainsi que les ressources minières et industrielles des départements du Nord, occupés quatre ans, puis ravagés lors de la



Un gros ouvrage de la ligne Maginot.

retraite allemande⁵. Dans le même temps, couvrir la mobilisation des armées.

■ Gagner des effectifs. La situation était dramatique et les prévisions de capacité de mobilisation pour les vingt années suivantes parfaitement connues et très insuffisantes⁶. Il fallait donc s'assurer, par des fortifications n'immobilisant que quelques centaines de milliers d'hommes, un «mur retardateur de l'invasion», capable d'être efficace en quelques jours, dans le cas d'une crise. La mobilisation générale s'effectuerait ainsi à son abri, sans crainte de la surprise.

■ Comme la ligne Séré de Rivière, construite de 1874 à

1913, la ligne Maginot offrirait à l'armée de campagne des points d'appuis pour sa manœuvre offensive ou défensive. On remarquera que ce principe était celui en vigueur depuis Vauban au XVII^e siècle.

■ Enfin au pire, en cas de percée, les fortifications érigées serviraient à canaliser l'invasion sur des directions précises, l'armée de campagne contre-attaquant sur les arrières de la «Ligne»⁷.

On doit donc se souvenir que la ligne Maginot, (comme tout autre système fortifié) est inséparable d'une armée mobile destinée à être son complément. C'est pour cela que sera imaginée l'armée motorisée, ou

³ La ligne Séré de Rivière consistait en cinq rideaux séparés par des espaces où, en effet, l'armée allemande de 1914 s'engagea (bataille de la trouée de Charmes par exemple).

⁴ Environ 300000 hommes perdus.

⁵ Usines détruites, mines inondées et incendiées, avec leurs dispositifs de surface rasés.

⁶ Les chiffres des naissances de 1918 donnent exactement ceux de la classe 38.

⁷ Comme on coupe la tête d'un serpent qui sort d'un terrier.

«mécanique» comme l'on disait alors⁸. La montée de la tension avec l'Italie contraignit ensuite la France à entamer la construction d'une ligne de même type sur les Alpes à partir de 1935⁹.

Composition et organisation de la «Ligne»

Celle-ci est composée de deux ensembles distincts: celui du Nord-Est (de la frontière suisse au Luxembourg) et celui des Alpes (de Nice à la Tarentaise). Au Nord-Est, cinquante sept «gros ouvrages» (équipage supérieur à 300 hommes) se succèdent tous les huit kilomètres environ, au plus près de la frontière, à portée de canons les uns des autres et capables de s'appuyer mutuellement. Entre eux, on trouve les «ouvrages d'intervalle», à l'artillerie moins puissante et, en arrière de ceux-ci, des «abris de sections» faiblement défendus pour les «troupes d'intervalle» destinées aux contre-attaques locales.

Un «gros ouvrage» typique comme celui du Simserhof (secteur fortifié de Bitche, 1000 hommes) se compose de

différentes parties: les blocs d'entrée (hommes et matériel), la caserne et son usine électrique (enterrées à 35 mètres), les magasins de munitions de réserve (isolés de la caserne et de l'usine), un long tunnel (de l'ordre du kilomètre) et les blocs de combat dont, évidemment, l'armement donne sur l'extérieur. Ceux-ci comprennent des magasins à munitions avancés. Chaque ouvrage est cloisonné et comprend des dispositifs de surpression contre les gaz de combat. Dans les Alpes, les «gros ouvrages» ont des effectifs ne dépassant pas 300 hommes et sont beaucoup plus concentrés dans l'espace, du fait du terrain. Par ailleurs, seuls les accès aux cols sont tenus. Sur toute la ligne, un remarquable réseau téléphonique enterré, doublé d'un réseau radio relie les ouvrages entre eux. Il fonctionna parfaitement au combat.

Le «repli de la France sur elle-même» et la «lâcheté des grands chefs militaires»

Le développement de grandes campagnes de propagande orien-

tées autour du «Plus jamais ça», les nouvelles décisions budgétaires des années 1920 et la crise économique des années 1930 amenèrent un véritable effondrement des ressources financières disponibles pour l'effort militaire. Entre autres conséquences, elles aboutirent à ne pas constituer les divisions mécaniques prévues¹⁰.

De plus, la ligne Maginot fut rognée en quelque sorte par les deux bouts, toujours au nom des économies de budget. Sur sa longueur d'abord, pour ne pas officiellement froisser la susceptibilité des Belges, la ligne fut arrêtée à Longuyon et non poursuivie jusqu'à la mer du Nord comme c'était prévu. Dans la substance même de ses ouvrages ensuite, dont le nombre de «blocs de combats» fut réduit, voire divisé par deux ou trois pour certains ouvrages.

En fait, un seul sur les grands ouvrages du Nord-Est fut construit dans son intégralité. Ce ne fut pas le cas des autres, dont certains n'avaient pas même encore leurs «blocs d'entrée» complètement cuirassés¹¹ à la déclaration de guerre. La situation était la même dans les Alpes¹².

⁸ Sur ce sujet là aussi, tordons le cou à une idée fausse: celle de l'armée allemande de 1940, entièrement motorisée. Sur environ trois millions d'hommes concentrés face à l'Ouest, seules dix divisions légères, soit cent mille hommes, étaient motorisés. Le reste était hippomobile.

⁹ On se souvient en effet que l'Italie était notre alliée en 14-18, et hésita jusqu'en 1935 entre l'Axe et les démocraties.

¹⁰ En outre, le pouvoir politique craignait beaucoup l'existence éventuelle de ces troupes d'élite puissantes et mobiles, dont il pensait qu'elles seraient tentées d'user de leur force pour prendre le pouvoir. On voit là une nouvelle fois combien le mythe de l'armée factieuse est permanent au sein de certaines familles politiques, qui sacrifient l'avenir à des peurs irraisonnées. Il a fallu la force d'âme d'un Weygand pour constituer quasi clandestinement quatre «divisions mécaniques» sous-équipées, et pour cause.

¹¹ Un bloc est constitué du «bétonnage» et des cuirassements qui s'y insèrent (cloches blindées d'observation ou de tir, trémies, tourelles à éclipse).

¹² On voit très bien depuis la route du col de Restefond (Alpes de Haute-Provence) une dizaine de cloches blindées en attente de pose pour les ouvrages inachevés depuis lors.

Les économies faites sur les défenses accessoires des grands ouvrages amenèrent à multiplier le nombre des ouvrages intermédiaires et à consommer des effectifs pléthoriques, vidant ainsi de son sens l'un des axes d'effort du concept de base.

Dans le même temps, pour neutraliser les critiques sérieuses émises face aux coupes dont étaient l'objet les budgets militaires, le pouvoir politique rassurait la nation en lui faisant accroire qu'elle était à l'abri derrière son « infranchissable mur fortifié ». Les historiens ont relevé les protestations des différents généraux en chef, particulièrement Pétain et Weygand, dont les notes secrètes (devoir de réserve oblige) à l'attention du Gouvernement sont maintenant dans le domaine public¹³. On a également critiqué Gamelin¹⁴. Force est de reconnaître à sa décharge que, lorsqu'il a pris en main le haut commandement, la situation était déjà compromise.

La France comptait quarante millions d'habitants en 1939,

qui travaillaient quarante heures, tandis que l'Empire allemand travaillait soixante heures par semaine avec une population de quatre vingt millions d'habitants, dotés d'un outil industriel neuf¹⁵. Il avait été interdit au commandement français d'élaborer des plans offensifs contre l'Allemagne¹⁶.

Dans le même temps, Manstein réussissait à convaincre Hitler de la supériorité de son plan génial d'invasion de la France en deux temps: par la Belgique pour tourner la ligne Maginot et anéantir le corps de bataille mécanique français, puis la Somme d'où les œuvres vives de notre pays seraient atteintes par une succession de coups de boutoir et de percées profondes.

La ligne Maginot dans l'épreuve

Sans entrer dans le détail de la campagne de mai-juin 1940, qui reste pour notre malheur probablement la plus géniale

des temps modernes, il faut se souvenir que là où la ligne Maginot a été attaquée¹⁷, elle n'a nulle part été percée, même si certains ouvrages secondaires succombèrent. Assaillis presque systématiquement par derrière, privés de toutes leurs troupes de soutien de surface¹⁸, les grands ouvrages de la ligne du Nord-Est tinrent bon partout. On parle souvent de La Ferté (près de Longuyon), où un ouvrage succomba¹⁹. La rareté de l'exemple montre la solidité du reste²⁰, puisque seuls neuf ouvrages d'intervalle furent pris. Des équipages, refusant l'armistice du 25 juin, ne se rendirent que sur ordre express et écrit d'officiers mandatés par le quartier général français²¹. Certains firent sauter leurs installations, d'autres les fermèrent à clef, ou en soudèrent les issues. Bon nombre reçurent « les honneurs de la guerre » de la part des troupes allemandes.

Dans les Alpes, les neuf grands cols d'accès à la France étaient barrés par un système combinant Maginot et Séré de

¹³ Lire à cet égard le remarquable Pétain, le soldat de Guy Pédroncini, Paris, Perrin, 1998.

¹⁴ Intelligence brillante (il avait entre autres été le chef des opérations du GQG de Joffre), mais privé de capacité de décision, et choisi par le pouvoir politique entre autres pour cette raison. C'était un « homme de consensus ».

¹⁵ C'est une des conséquences inattendues des « réparations » exigées de l'Allemagne en 1919, qui l'obligeaient à transférer aux Alliés des usines entières. Elle les a rebâties neuves, tandis que les Alliés n'avaient que du vieux matériel allemand...

¹⁶ Lire les mémoires du général Beaufre. Ils sont éloquentes.

¹⁷ Sur le Rhin, à la sortie des Ardennes, en Lorraine et dans les Alpes.

¹⁸ Le Haut commandement donna l'ordre le 12 juin (jour de l'écroulement du front principal français) de replier vers le Sud les troupes d'intervalle. Il cherchait par là des effectifs afin de reformer des divisions de campagne. Donné trop tard, cet ordre n'eut pas les résultats escomptés.

¹⁹ Par la stagnation dans les fonds des gaz toxiques provenant des tirs, les ouvrages intermédiaires n'étant pas (par mesure d'économie) dotés de systèmes de ventilation puissants ou de systèmes de surpression contre les gaz de combat.

²⁰ On connaît aussi la chute de l'ouvrage du Welschoff, (secteur de Bitche) canonné cinq jours durant au 88 sur son bloc d'entrée. L'artillerie du Simserhof tira plus de 30000 obus au profit de cet ouvrage et de ses voisins sauvant l'ouvrage du Petit-Rederching attaqué de la même manière.

²¹ Les ouvrages disposaient d'approvisionnements pour six mois d'autonomie totale.

Rivière²². Attaqué le 20 juin, soit trois jours après la demande d'armistice à l'Allemagne et alors que toutes les troupes d'intervalle et de réserve avaient été envoyées dans le Nord-Est²³, le dispositif défensif resta intact et les rares garnisons encerclées quittèrent leurs ouvrages après l'armistice avec les honneurs de la guerre eux aussi, comme le montre la célèbre photo du départ du petit équipage de la *Redoute ruinée*²⁴ au-dessus de Modane.

Qu'en conclure ?

Ce qui est dit sur la ligne Maginot depuis plus de soixante

ans est un des plus grands mensonges de l'histoire du XX^e siècle. Ce mensonge arrange beaucoup de monde et permet, entre autres, de salir des hommes qui se battaient encore le 25 juin (sept jours après l'Appel du général de Gaulle)²⁵. Il permet également, pêle-mêle, de salir la mémoire de chefs, alors prestigieux, dont l'étude des documents secrets d'époque montre combien ils n'ont démerité, ni dans leur approche stratégique de la guerre, ni dans leur compréhension des problèmes tactiques, ni dans leur sens de la discipline, leur loyauté envers les dirigeants légitimes du pays ou le bien supérieur de la nation. Ce mensonge permet enfin

d'exempter la classe politique des responsabilités qui ont été les siennes en matière de budgets, de préparation de la guerre, de construction d'alliances viables appuyées sur des moyens militaires efficaces. L'un ne va pas sans l'autre, comme chacun le sait.

En revanche, il y aurait beaucoup à réfléchir sur les conséquences ultimes des dérives budgétaires non maîtrisées, comme sur le glissement des doctrines, qui aboutirent à tromper la nation sur la force de son armée et sur l'efficacité de ses moyens de dissuasion.

L.-B.

²² *Les ouvrages des Alpes sont des merveilles d'ingéniosité et, pour ceux de Séré de Rivière, souvent d'esthétique.*

²³ *Il ne restait alors que quelques sections d'éclaireurs skieurs de l'armée des Alpes pour tenir une frontière immense et contre-attaquer dans les intervalles.*

²⁴ *Qui est un Séré de Rivière.*

²⁵ *Comme Chaban-Delmas, futur Premier ministre, alors lieutenant de réserve dans un ouvrage au dessus de Nice.*

²⁶ *N'ayons pas peur de bousculer les idées reçues et disons tout de go que Munich ne pouvait être que ce qu'il fut, dès lors que les moyens militaires des Alliés ne leur permettaient pas de venir au secours de la Tchécoslovaquie et, encore moins, de vaincre l'Allemagne de 1938. Quand on n'a pas les moyens de faire la guerre, on traite, fût-ce avec le Diable. Le hurlement de Churchill disant que l'on avait «choisi le déshonneur pour éviter la guerre, mais que l'on aurait et le déshonneur et la guerre» est touchant. Il n'en est pas moins irresponsable. Un an plus tard, l'honneur voulait peut-être que l'on déclarât la guerre à l'Allemagne pour sauver la Pologne. Nous n'en avons pas plus les moyens qu'avant et nos mouvements de menton, pas plus que la lamentable «offensive de la Lauter» en Sarre ne sauvèrent ni Varsovie, ni Paris quelques mois plus tard.*

On a critiqué le président Mitterrand en 1981, pour avoir dit que la France «ne ferait rien en cas d'invasion soviétique de Varsovie». En avait-elle les moyens? Cet homme avait retenu certaines leçons de l'histoire, lui.